

Isabelle Rivard

## LA TRADUCTION AU MOYEN ÂGE : LE TRIANGLE LINGUISTIQUE

La présente dissertation porte sur la problématique de l'utilisation d'une langue intermédiaire dans l'entreprise de traduction au Moyen Âge tolédan, aspect que je n'ai qu'effleuré dans le portrait que j'ai tracé précédemment du prolifique traducteur Gérard de Crémone.

### Le contexte

Un peu d'histoire et de géographie espagnoles. Située dans la péninsule ibérique, plus précisément dans le sud de l'Espagne moderne, Tolède a été conquise par les Arabes en 711. Le roi Alphonse VI l'a reprise en 1085.

Tolède a donc été soumise aux califes arabes et musulmans pendant 375 ans. Pendant cette période, les Arabes y ont apporté des milliers d'ouvrages et de traductions de livres grecs qu'eux-mêmes avaient traduits au cours des siècles précédents.

Les murs de la ville ont ainsi abrité des juifs, des Arabes et des chrétiens qui ont réussi à vivre en harmonie. L'arabe, les dialectes romans et l'hébreu étaient les langues les plus communes, tandis que le latin était parlé par les membres du clergé chrétien (Aris 1985 : 142). Cette multiethnicité et ce multilinguisme, l'emplacement de Tolède au point de contact entre la civilisation chrétienne et la civilisation arabe (Aris 1985 : 142) ont sans doute contribué à faire de Tolède, aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, un haut lieu de traduction.

Après la *Reconquista* de 1085, les nouveaux maîtres chrétiens de Tolède n'ont pas tardé à prendre conscience de la richesse des ouvrages arabes et grecs présents dans la ville et ont décidé d'en tirer profit pour combler leurs propres lacunes sur les plans scientifique, philosophique et culturel (Aris 1985 : 142). L'abondance de matière à traduire, la présence de personnes parlant plusieurs langues et le besoin de l'Occident de s'appropriier le savoir grec et arabe ont constitué les conditions de cette vaste entreprise de traduction qui a atteint son apogée pendant les XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles et à laquelle l'archevêque Raymond, prélat de Tolède, a donné le signal de départ (Aris 1985 : 144).

### L'École des traducteurs de Tolède

Fondé par l'archevêque Raymond, membre de l'ordre de Cluny et d'origine française, le *Colegio de traductores* (en français l'École des traducteurs) (Aris 1985 : 145) n'était pas une école au sens où on l'entend aujourd'hui, c'est-à-dire qu'on n'y enseignait pas la traduction. Elle était plutôt un corps de traducteurs venus de partout dans le monde (Angleterre, France, Italie, Hollande, Dalmatie) pour y traduire en latin les innombrables ouvrages scientifiques et philosophiques grecs et arabes conservés dans les bibliothèques de la ville. En effet, à cette époque, l'Occident ne possédait que très peu d'ouvrages de ce genre écrits en latin. On estime que les bibliothèques tolédanes renfermaient de 200 000 à 300 000 volumes, tandis qu'en Europe, elles ne contenaient en moyenne que 500 à 600 livres (Aris 1985 : 142). On ne peut donc pas se surprendre que les Occidentaux aient été étonnés par tout ce savoir qui était à leur portée, à condition qu'il soit traduit.

## La traduction par langue interposée

En étudiant l'histoire de la traduction au Moyen Âge européen (par opposition au Moyen Âge arabe, une autre période faste pour la traduction), nous avons constaté le nombre relativement élevé de traducteurs qui ont travaillé de concert avec des intermédiaires, unissant leurs connaissances linguistiques et leur bagage cognitif à ceux de leurs interprètes. Cette pratique s'est poursuivie du XII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle (D'Alverny 1989 : 193).

L'emploi d'une langue vernaculaire intermédiaire pour traduire un texte en latin, le latin courant des écoles et des chancelleries, parlé et écrit par les clercs dans toute l'Europe, est attesté par des témoignages précis et peut-être inféré ou supposé dans de nombreux cas (D'Alverny 1989 : 193).

L'arabe était (et est encore) une langue difficile à maîtriser. Rares ont été les Occidentaux qui ont eu le courage et la possibilité de l'apprendre suffisamment pour réussir à déchiffrer et à interpréter des ouvrages de science, de philosophie, d'histoire et de religion. Ceux qui y sont parvenus ont en général vécu dans des pays où on le parlait. Malgré leur connaissance de la langue arabe, ils ont souvent demandé l'aide d'arabophones qui pouvaient leur expliquer le sens des textes qui les intéressaient. La majorité de ces collaborateurs arabophones, sauf quelques exceptions, ne parlaient ni n'écrivaient le latin. Arabisants et latinistes ont donc dû trouver un terrain d'entente neutre, une langue intermédiaire, soit une langue vulgaire parlée et comprise par les deux collaborateurs. Dans le cas qui nous intéresse, cette langue vernaculaire était en général le roman castillan auquel se mêlaient des mots d'origine arabe (D'Alverny 1989 : 193).

Que faisaient les Arabes à Tolède pendant cette période faste pour la traduction? Hé bien, ils ne faisaient rien. Jugeant probablement qu'ils avaient déjà suffisamment donné, c'est-à-dire qu'ils avaient fourni la matière première, ils ont laissé aux autres le soin de transposer le tout en langue étrangère (Doniol 1979 : 12 et Werrie 1969 : 210).

## Les méthodes de travail

Le travail était effectué en général par une équipe composée d'un interprète arabisant et d'un traducteur latiniste. Voici comment il se déroulait : l'un, un juif ou un mozarabe, mais plus souvent le juif, traduisait à l'autre, le chrétien, oralement en espagnol roman (aussi appelé roman castillan), et cet autre mettait cette version orale par écrit et en latin. C'est ainsi qu'ont procédé Dominique Gondisalve et le *convertito* Jean de Séville, Gérard de Crémone et le mozarabe Ghalib ainsi que Platon de Tivoli et le juif Abraham bar Hiyya (Doniol 1979 : 11).

Ces interprètes étaient donc des mozarabes ou des juifs. Les mozarabes, c'est-à-dire des chrétiens qui avaient accepté de vivre sous le joug arabe mais qui avaient conservé leur religion, étaient plus accessibles, mais leur culture laissait à désirer. Ceux qui désiraient entrer dans les ordres ou travailler dans une chancellerie étaient obligés d'apprendre le latin, mais, sauf quelques exceptions, leurs connaissances sont réduites et ils s'exprimaient plus aisément en langue vulgaire (D'Alverny 1989 : 194). Cependant, les traducteurs qui travailleront plus tard sous les auspices du roi Alphonse X étaient en général compétents sur le sujet des traités scientifiques qu'ils traduisaient (D'Alverny 1989 : 200).

Nombreux à Tolède en raison des persécutions qu'ils subissaient au sud de la Péninsule aux mains des Almohades, Berbères fanatiques, les juifs étaient mieux placés pour aider les traducteurs latinistes. En effet, on comptait dans leurs rangs des savants qui connaissaient la

médecine, l'astronomie et l'astrologie. Au XII<sup>e</sup> siècle, leur langue de culture était l'arabe, leur langue sacrée l'hébreu et leur langue courante, le dialecte roman (D'Alverny 1989 : 194). Les juifs ont joué un rôle particulièrement important en traduction. Grâce à leur connaissance des langues, ils traduisaient, soit de l'arabe à l'hébreu (beaucoup de ces traductions furent ensuite traduites en latin) (Aris 1985 :154) — en effet, bien des versions hébraïques ont servi d'intermédiaire entre l'arabe et le latin (Aris 1985 : 157) — soit de l'arabe en langue romane vulgaire au sein d'équipe de traduction, comme ce fut le cas de Jean de Séville et de Dominique Gondisalve (Aris 1985 : 154). Règle générale, les juifs ne parlaient pas le latin, langue qui, à leurs yeux, était la langue de leurs oppresseurs chrétiens (Werrie 1969 : 205).

Il y avait donc “ dualité de personnes pour une même traduction ” et “ dualité de traductions par l'intermédiaire d'un élément phonétique ” (Thery cité par Aris 1985 : 159). Donc ces équipes de traducteurs étaient composées de deux personnes au rôle clairement défini : “ arabisant-hispanisant ” et “ hispanisant-latinisant ” (Aris 1985 : 159). Quelques fois, les équipes comportaient trois membres : 1) un mozarabe qui connaissait mal l'arabe, mais qui maîtrisait la langue vulgaire, c'est-à-dire sa langue maternelle, et un peu de latin, la langue du clergé; 2) un juif qui connaissait bien l'arabe, étant donné que les juifs d'Andalousie avaient établi des liens étroits avec les Arabes, la langue vulgaire et très peu ou presque pas le latin; 3) un érudit venu d'ailleurs, d'Europe ou d'Espagne du Nord, qui connaissait le latin et qui avait appris les rudiments des dialectes locaux, qui étaient un mélange d'arabe et de mauvais latin. Les trois coéquipiers unissaient donc leurs efforts pour parvenir, non sans peine, à un produit satisfaisant en latin (Aris 1985 : 160).

Ces intermédiaires linguistiques faisaient plus que de traduire oralement les originaux arabes. En effet, ils conseillaient les latinistes quant à la culture locale et les initiaient à la culture orientale (Aris 1985 : 160).

Cela dit, nous devons préciser que certains traducteurs, notamment Gérard de Crémone, ont appris suffisamment d'arabe pour se débrouiller seuls, sans l'aide de collaborateurs. Gérard de Crémone avait un autre avantage, soit celui de connaître également le grec. Ainsi, il pouvait comparer l'original grec, lorsque celui-ci était disponible, à la traduction arabe et, par conséquent, relever les ajouts, les omissions et les erreurs commises par ses prédécesseurs (Aris 1985 : 160).

Dans d'autres cas, un traducteur qui connaissait l'arabe et le latin produisait une première version, un premier jet, lequel était révisé par un supérieur. En général, la traduction était par la suite attribuée au réviseur, tandis que le nom du traducteur initial était passé sous silence (Aris 1985 : 161-162).

Cependant, R. Lemay met en garde contre la généralisation de ce processus de traduction. En effet, selon lui, la collaboration entre deux traducteurs semble plutôt être une particularité spéciale et suffisamment remarquable pour être mentionnée lorsque c'était le cas (Lemay 1970 : 174).

## Les résultats du travail en équipe

On pourrait croire que ce travail d'équipe, que cette collaboration si étroite aurait pu mener à des traductions de qualité supérieure. Ce n'est malheureusement pas le cas. Tout d'abord, les traducteurs traduisaient mot à mot, ce qui donnait lieu à une traduction littérale et servile, reproduisant la langue arabe jusque dans ses articles définis (à l'origine des mots français commençant par “ al ”, comme algèbre et algorithme). Parfois, le texte d'arrivée devenait

incompréhensible, ce qui rendait le recours à l'original arabe indispensable (Aris 1985 : 162). Par ailleurs, il était impossible pour le latiniste de comparer sa version avec l'original arabe, de même pour l'interprète de comparer l'original arabe avec la version latine. Par conséquent, à peu près aucune contre-vérification n'était effectuée.

Pourquoi les traducteurs se soumettaient-ils ainsi encore à la langue arabe, même après la reconquête de Tolède? D'une part, il faut mentionner la complexité des ouvrages traduits à l'époque, surtout en l'absence d'un " translation path " qui aurait pu les guider dans leur travail, de toute documentation sur le même sujet produite directement en latin et de toute tradition de traduction de textes scientifiques en latin, ainsi qu'à la pauvreté du latin scientifique, car n'oublions pas qu'à cette époque, l'Occident souffrait d'un manque chronique de littérature scientifique, manque que seule la traduction des ouvrages anciens grecs et arabes allait pouvoir combler. La traduction a certainement aussi favorisé les études scientifiques originales occidentales.

D'autre part, bien que certains traducteurs soient devenus progressivement ferrés dans les matières qu'ils traduisaient, ce n'était pas le cas de tous. Ils étaient sans doute très forts en latin, mais en était-il de même en mathématiques, en philosophie, en astronomie? Ces deux problèmes sont encore bien présents dans le milieu de la traduction professionnelle d'aujourd'hui.

## Quelques cas

### Gérard de Crémone et le mozarabe Ghalib

Gérard de Crémone est arrivé vers 1144 à Tolède dans l'espoir d'y trouver un ouvrage d'astronomie important, *L'Almageste* de Ptolémée. (Voir le Portrait de Gérard de Crémone sur ce [cédérom](#).)

Dans toute la documentation consultée, le nom du mozarabe Ghalib (*Galippus Mixtarabe* en latin), qui parlait la *lingua toletana* (D'Alverny 1989 : 198), est mentionné brièvement lorsqu'il est question de la traduction de *L'Almageste* (Dunlop 1960 : 56). R. Turkel, dans sa description de la traduction de *L'Almageste*, ne le mentionne même pas (Turkel 1962 : 55). Ghalib n'a pas été le seul interprète de Gérard de Crémone. En effet, M.-T. D'Alverny indique également les noms de *Dominicus, archidiaconus Colarensis* et de *Iohannes magister scholarum* (D'Alverny 1989 : 197). Mais pas la suite, contrairement à plusieurs autres traducteurs de la même période, Gérard de Crémone s'est attaché à apprendre l'arabe afin de pouvoir travailler de façon autonome.

### Jean de Séville et Dominique Gondisalve

Le cas de Jean de Séville et de Dominique Gondisalve est celui le mieux documenté que nous ayons trouvé dans les ouvrages consultés.

Philosophe israélite et juif converti, Jean de Séville (aussi connu sous les noms de *Johannes Hispanus*; de Salomon ben David; d'Avendehut, d'Avendauth ou d'Avenda en latin; d'Ibn Dawud en arabe) a été le plus célèbre et le plus productif des traducteurs espagnols. De 1135 à 1153, en collaboration avec Dominique Gondisalve, il a traduit à Tolède des ouvrages d'astronomie, d'astrologie, de mathématiques, de médecine et de philosophie. Parmi leurs traductions, on compte le *Liber alghoarismi de practica arismetrice* dont l'auteur, arabe, est

inconnu, le *Liber Alfragani in quibusdam collectis scientiae astrorum et radicum motuum coelestium* d'al-Farghânî, le *Liber Alfaribii de ortu scientiarum* d'al-Fârâbî, le *De intellectu* d'al-Kindi, le *Fons vitae* d'ibn Gabirol, traité philosophique particulièrement important qui a contribué à la naissance de la scolastique en Europe, ainsi que de nombreuses autres œuvres maîtresses. Jean de Séville a aussi rédigé son propre traité d'astrologie, *l'Epitome totius astrologiae*, inspiré de l'astrologie arabe (Aris 1985 : 154-155).

Philosophe espagnol, Dominique Gondisalve (*Dominicus Gundisalvi*), archidiacre de Ségovie, a été l'un des premiers traducteurs de Tolède. Il a traduit de 1130 à 1180. Il est probable qu'il ait été chargé par l'archevêque Raymond de constituer le corps des traducteurs de Tolède et que, tout en prenant part lui-même à la traduction, il ait supervisé les activités des traducteurs. Sa méthode de traduction a été suivie par les traducteurs tolédans du début du XIII<sup>e</sup> siècle (Aris 1985 : 147-148).

Spécialisé dans la traduction des auteurs arabes, Dominique a fait la plupart de ses traductions en collaboration avec Jean de Séville. C'est grâce à Dominique Gondisalve que se sont répandus en Occident l'aristotélisme néoplatonicien d'al-Fârâbî et d'Ibn Sina et le soufisme d'al-Ghazali. Il a participé à la traduction du *Fons vitae* d'ibn Gabirol, qui a obtenu une grande notoriété au XIII<sup>e</sup> siècle parmi les maîtres de l'Université de Paris, ainsi qu'au *Liber algorismi de numero indorum* d'al-Khuwarizmi, source principale des algorithmes en Occident (Aris 1985 : 147-148).

Dominique a aussi écrit; il a rédigé les cinq traités de philosophie suivants : *De divisione philosophiae*, dans lequel il a classifié les différentes sciences, *De immortalitate animae*, *De processione mundi*, *De unitate* et *De anima*. Il a été un des plus grands initiateurs de l'Occident aux philosophies antique, arabe et juive (Aris 1985 : 147-148).

Il est difficile de distinguer entre les traductions de ces deux partenaires. Dans leur préface à la traduction du *De anima* d'Ibn Sina (Avicenne), les deux traducteurs rendent hommage à leur bienfaiteur, à savoir l'archevêque Raymond (l'archevêque Jean, selon D'Alverny 1989 : 195) et indique expressément qu'ils ont entrepris la traduction à la demande de celui-ci (Aris 1985 : 147-148). En fait, cette préface donne à penser que Jean de Séville a joué le rôle principal, ce qui est exceptionnel dans le cas des interprètes arabophones, alors que le latiniste, Dominique Gondisalve, qui est pourtant un personnage important du clergé de l'époque, est présenté comme un acolyte (D'Alverny 1989 : 195). Dans la préface de *De anima*, Jean de Séville décrit sa méthode de travail en compagnie de Dominique Gondisalve :

[...] *Hunc igitur librum vobis praecipientibus, et me singula verba vulgariter proferente, et Dominico Archidiacono singula in latinum convertente, ex arabico translatum* [...]

(Traduction : Sur votre demande, j'ai traduit ce livre de l'arabe en dictant (le texte), mot à mot, en langue vulgaire, à l'archidiacre Dominique qui traduisait, mot à mot, en latin.)

(Jourdain, 1960 : 449 cité par Aris 1985 : 159)

Comme on peut le lire, Jean de Séville dirigeait l'opération de traduction, lisait le texte arabe en le traduisant oralement mot à mot, en langue vulgaire. L'archidiacre Dominique transposait simultanément en latin. La traduction littérale pratiquée par les deux collaborateurs est visible dans le latin. En effet, l'ordre des mots et la cadence de la phrase suivent fidèlement l'arabe.

Cette constatation est valable pour la plupart des traductions à deux interprètes (D'Alverny 1989 : 195).

Fait assez particulier, Jean de Séville et Dominique Gondisalve semblaient réellement partager la paternité de leurs traductions concertées. Aucun des deux n'a eu une place prépondérante dans l'équipe, contrairement à bien d'autres cas, ou bien qu'il ait joué un rôle important dans le processus de traduction, l'interprète n'a eu droit qu'à très peu de reconnaissance publique, mis à part la mention de son nom dans la préface.

## Platon de Tivoli et Abraham bar Hiyya

Originaire de Tivoli, près de Rome en Italie, Platon de Tivoli a été un des traducteurs les plus prolifiques d'Espagne. Il a vécu et traduit à Barcelone de 1134 à 1145. Bien qu'il n'ait pas vécu à Tolède même, il a travaillé pendant la période où l'École de Tolède, qui était à son apogée, rayonnait de son éclat dans les autres villes espagnoles. On peut donc considérer ses traductions comme faisant partie de celles de Tolède (Aris 1985 : 150-151).

Traducteur juif, Abraham bar Hiyya servit à Platon de Tivoli de traducteur intermédiaire oral d'arabe en roman castillan, car Platon de Tivoli ne pouvait pas traduire seul un texte arabe à un texte latin, mais il connaissait la langue vernaculaire espagnole (Foz 1988 : 59).

Ainsi, avec l'aide d'Abraham bar Hiyya, Platon a traduit le *De electionibus horarum* d'al-Imrâni, l'*Opus quadripartitum* de Ptolémée, le *De nativitatibus* d'Abu Aali al-Khaiyât, le *De motu stellarum* d'al-Battani, traité d'astronomie important qui a contribué à l'introduction de la trigonométrie et de l'astronomie en Europe, ainsi que d'autres œuvres maîtresses (Aris 1985 : 150-151).

Platon de Tivoli n'a pas seulement traduit de l'arabe; il a aussi traduit de l'hébreu. C'est ainsi qu'il a traduit de l'hébreu le *Liber embadorum*, traité de mathématiques rédigé par son partenaire Abraham bar Hiyya et qui a joué un rôle important dans le développement des mathématiques en Occident : c'était la première fois qu'on donnait, dans un ouvrage destiné à l'Occident, la solution de l'équation au deuxième degré (Aris 1985 : 150-151).

## Conclusion

Sauf quelques cas, la traduction à deux interprètes est un fait reconnu mais mal documenté, selon ce que nous avons pu constater. En effet, les renseignements sont généralement assez fragmentaires et sont souvent les mêmes d'un auteur à l'autre (D'Alverny 1989 : 198).

À notre avis, les contraintes de temps et de volume de traductions à effectuer ont favorisé le travail *a quattro mani* (D'Alverny 1989 : 201). En effet, la traduction aurait sûrement été retardée de quelques dizaines d'années si l'on avait attendu que tous les traducteurs apprennent et maîtrisent l'arabe suffisamment pour transposer correctement en latin des ouvrages scientifiques.

En y regardant de plus près, nous nous sommes aperçus que cette collaboration étroite entre gens de lettres et scientifiques ne se limite pas au Moyen Âge. Au contraire, elle se poursuit encore aujourd'hui, d'une façon moins flagrante, dans les cabinets de traduction. En effet, quel traducteur ou quelle traductrice n'a jamais demandé l'explication de spécialistes au sujet d'un passage difficile à rendre dans la langue d'arrivée, d'une notion obscure d'un domaine de pointe,

par exemple la chirurgie cardiaque chez le nourrisson, quitte à corriger les fautes de style dudit spécialiste? Nous ne prétendons pas que les traducteurs d'aujourd'hui sont des personnes incompetentes, qui ne connaissent pas suffisamment le sujet du texte qu'ils doivent traduire; au contraire, nous devons admirer l'humilité avec laquelle ils s'avouent parfois vaincus par le texte de départ et viennent humblement demander l'aide de leurs pairs. Il n'y a rien de plus dangereux pour la profession traduisante que des traducteurs qui affirment tout connaître et n'avoir nul besoin de l'aide d'autrui.

---

## Bibliographie

- ALVERNAY, Marie-Thérèse d' (1989). " Les traductions à deux interprètes, d'arabe en langue vernaculaire et de langue vernaculaire en latin " dans *Traduction et traducteurs au Moyen Âge*, actes du colloque international du CNRS, 26-28 mai 1986, Paris, Éditions du Centre national de la recherche scientifique, p. 193 - 206.
- ARIS, Ghassan (1985). *De Bagdad à Tolède – Aperçu historique des traducteurs, de leurs méthodes, et de leur rôle dans la transmission des patrimoines culturels grec et arabe à l'Occident*. Université d'Ottawa, thèse de maîtrise non publiée, 200 p.
- DONIOL, Agnès (1979). " L'École de Tolède et la traduction au Moyen Âge " dans *Traduire*, n° 101, p. 10 - 12.
- DUNLOP, D.M. (1960). " The Work of Translation at Toledo " dans *Babel*, vol. 6, n° 2, p. 55 - 59.
- FOZ, Clara (1988). " La traduction-appropriation : le cas des traducteurs tolédans des 12<sup>e</sup> et 13<sup>e</sup> siècles " dans *TTR*, vol. 1, n° 2, p. 59 - 64.
- FOZ, Clara (1998). *Le Traducteur, l'Église et le Roi*. Les Presses de l'Université d'Ottawa, collection Traductologie, 188 p.
- LEMAY, Richard (1970). " Gerard de Cremona " dans *Dictionary of Scientific Biography*, vol. 15, supplément I, p. 173 - 192.
- RIVARD, Isabelle (1999). *Portrait de traducteur — Gérard de Crémone à Tolède (1114 – 1187)*. Travail préparé dans le cadre du séminaire de maîtrise TRA 5901 — Histoire de la traduction, Université d'Ottawa, 14 p. (Sur ce cédérom)
- TURKEL, Roland (1962). " Gérard de Crémone, traducteur scientifique du XII<sup>e</sup> siècle et principal initiateur de l'Occident à la culture gréco-arabe " dans *Babel*, vol. 8, n° 1, p. 53 - 56.
- WERRIE, Paul (1969). " L'École des Traducteurs de Tolède " dans *Babel*, vol. 15, n° 4, p. 202 - 212.
-

Ce travail a été présenté en 1999 par Isabelle Rivard dans le cadre du cours d'histoire de la traduction TRA 5901 donné à l'École de traduction et d'interprétation, Université d'Ottawa.